

LES MOTS DE L'ENGAGEMENT

Nuage de mots élaboré par des membres des équipes lauréates et de l'équipe projet



RECHERCHE-ACTION

Guillaume Faburel, professeur, université Lyon 2

Pour les membres de l'équipe projet (mais également, nous le souhaitons, pour l'ensemble des personnes qui s'impliqueront dans le réseau « Paysages, Territoires, Transitions »), participer aux actions de PTT revient à s'inscrire dans une recherche-action, soit dans une démarche de recherche pour l'action et par l'action.

Il est vrai que, d'évidence, les chercheurs, dans leurs diversités disciplinaires et opératoires, produisent de l'action, par leurs travaux de terrain, la valorisation de leurs résultats... Lorsque les praticiens de l'expertise publique, de l'ingénierie territoriale, de l'outillage architectural et paysagiste... participent directement de la connaissance, donc de l'intelligence des phénomènes. Ces deux catégories sont d'ailleurs appelées acteurs dans l'équipe projet : acteurs-chercheurs et acteurs-praticiens.

Toutefois, encore à ce jour, revendiquer un tel positionnement ne va pas de soi, particulièrement dans les programmes de recherche scientifique. Cela revient alors, indéniablement, à considérer cette démarche comme un engagement, à la fois personnel et collectif.

1/ Un engagement visant à faire évoluer les formes de recherche plus habituelles, qui véhiculent encore souvent, quoiqu'on en dise, des hiérarchies entre savoirs, ainsi que des rapports très codifiés, pour ne pas dire très distanciés, aux territoires ;

2/ Un engagement visant au dépassement des fonctions et rôles entre chercheur-e-s, praticien-ne-s mais également habitant-e-s, tou-te-s concourant de fait à la fabrication de connaissances, embarquées dans la construction de l'action située, en prise directe avec des *habiters* ;

3/ Un engagement visant une diversification des sujets, des lieux d'expérimentation et types d'approche, par une pluralité de connaissances légitimes (scientifiques et pratiques, techniques et spécialisées, expérientielles et situées, vernaculaires et habitantes...).

Penser simultanément la recherche et l'action revient ainsi à s'engager à déconstruire collectivement quelques séparations historiques :

- entre « sachants » d'abord (chercheurs pour les théories / praticiens pour la pratique et ses techniques), mais aussi avec les « non-sachants » de l'autre ;
- entre la recherche, l'action (planification, programmation...) et leur vécu par les sociétés inscrites dans des espaces de vie et des transformations rapides.

En ce sens au moins, la recherche-action (ou l'action-recherche) souhaite réviser les conditions de réalisation et cadres d'exécution des sciences et expertises, tant par des repositionnements empiriques et pragmatiques que par des questionnements retours sur les finalités sociales même de la recherche aujourd'hui (Dayer, Schurmans, Charmillot, 2014)¹. Il est vrai que « *Du point de vue pragmatique, la question de la recherche-action, en ne situant pas le savoir comme un savoir expert, mais comme un savoir à produire, est très directement liée à la démocratisation* » (Berger, in Mesnier et Philippe Missotte dir., 2003, p.13)².

Les ateliers de recherche-action promus par la démarche paysages, territoires, transitions sont alors, dans cette veine, d'abord considérés comme des organisations apprenantes de situations territoriales, constituées à l'échelle des réalités situées et des enjeux en découlant. Et, ces organisations s'appuient sur la composition hybride des systèmes d'acteurs et/ou collectifs de l'action, sur des financements croisés entre différentes organisations, ou encore sur des dispositifs d'intervention et d'évaluation, directement sous l'égide des territoires ou en collaboration étroite avec le réseau (séminaires, ateliers-débats, laboratoires d'expérimentation...).

¹ Caroline Dayer, Marie-Noëlle Schurmans, Maryvonne Charmillot, 2014, *La restitution des savoirs. Un impensé des sciences sociales ?*, L'Harmattan, logiques sociales, 316 p.

² Pierre-Marie Mesnier et Philippe Missotte, 2003, *La recherche-action. Une autre manière de chercher, se former, transformer*, L'Harmattan, 213 p.

Sans conteste, le triptyque paysages, territoires et transitions offre ce jour un potentiel sans commune mesure pour de tels engagements par la recherche-action :

- comme communs, les paysages sont certes soumis à des mutations rapides, mais, comme sujet socio-historique, ils rassemblent plus que tout autre ;
- comme agir, les territoires sont certes soumis à des reconfigurations rapides, mais sont partout en recherche d'autres prises et modalités d'intervention ;
- enfin, comme transformation, les transitions annoncent des perturbations d'envergure, dans lesquelles l'empaysagement, par les communs en jeu et le renouvellement de l'agir, s'affirme comme un creuset.

Ces différents engagements se déploient et, ce faisant, s'incarnent par cinq mots attributs, aussi choisis par les membres de l'équipe projet, du domaine de la pratique comme des sensations, du champ des représentations comme de celui des valeurs :

- résistances (Sylvie Brossard-Lottigier, DREAL Occitanie),
- bricolage (Valérie Kaufmann, CAUE de l'Essonne),
- plaisir (Elise Soufflet-Leclerc, DREAL Pays de la Loire),
- transversalité (Patrick Moquay, ENSP),
- et responsabilité (Richard Raymond, CNRS).

La recherche-action figure avant tout des formes de **résistances par rapport à des habitudes de travail**, reposant sur des **catégories de penser** (comme les thématiques de l'action publique ; mais également les **découpages** disciplinaires des sciences) ainsi que sur **des outils plus ou moins routiniers de l'action** (telle la planification, mais aussi l'enquête de terrain), qui véhiculent les partages entre action et connaissance. Les **résistances sont alors d'abord volontés de dépassement**.

Résister suppose de ne pas suivre de méthode prédéfinie, de ne plus répondre au prédicat du modèle démonstratif, mais plutôt d'avancer par **bricolage**, c'est-à-dire par tâtonnement et essai. Tout ceci en vue, plutôt que sa préfiguration maîtrisée, de construire progressivement le sens de l'action en s'adaptant aux situations (écologiques et paysagères, spatiales et sociales, actuelles et fonctionnelles...) et en puisant de manière soutenable dans les ressources existantes (humaines et naturelles, techniques et économiques, locales comme diversement territoriales).

De ce bricolage, tant comme philosophie de l'agir que principe méthodologique de construction de l'action, découle une culture de la **transversalité** pour correspondre à l'émergence des sujets de recherche – action : si les objets disciplinaires ainsi que les entrées sectorielles des thématiques d'action publique peuvent être parfois repris, ils ne sauraient être adaptés à la complication des problématiques liant paysages, territoires et transitions, comme l'incertain climatique, les irréversibilités écologiques ou le paysage comme commun.

Or, résister et bricoler pour plus de transversalité revient simplement à co-opérer à l'échelle des réalités territoriales, en impliquant bien d'autres acteurs d'ores et déjà en présence (domaines de métiers et pratiques professionnelles, milieux associatifs et collectifs d'habitants...). Ceci invite à nous réinscrire dans une expérience personnelle de la co-présence : celle de la rencontre et de l'échange, du frottement et du mélange. En ce sens, la recherche-action offre du **plaisir** à ses pratiquants.

Enfin, si la recherche-action souhaite transformer la construction simultanée de connaissances et d'actions, elle ne peut être considérée comme une action anodine pour ceux qui la mènent, et non obligeante vis-à-vis de ceux qu'elle implique directement (habitants rencontrés, collectivités associées etc.). Sa réalisation impose **responsabilité** et éthique dans les engagements personnels et collectifs qui la motivent, c'est-à-dire respect et humilité dans les garanties données non seulement de scientificité mais également d'opérationnalité (suivi et évaluation, appropriation et diffusion...).

RESISTANCES

Sylvie Brossard-Lottigier, chef de division, DREAL Occitanie

N'attendez pas de ma part des mots de résistance : autant le dire, le paysage comme engagement, et pour moi cela dure depuis plus de trente-cinq ans, c'est tout le contraire. Les équipes investies dans les projets du programme paysages, territoires transitions le confirment : c'est un engagement profond, sincère à écouter, un engagement d'empathie, et, risquons le mot : d'amour et de considération de toutes les résistances des lieux et des êtres, pour les comprendre, et objectiver en les juxtaposant, avec raison, les valeurs qui les portent, afin qu'ait lieu le débat sur la réalité des territoires, et l'état dans lequel nous voudrions les transmettre.

Chacune des équipes qui ont été sélectionnées à l'appel à projet PTT s'est engagée dans ce programme, non pas pour être flattée d'un quelconque succès, mais parce qu'elle était au pied d'un mur de résistance, d'usages résistants ou de perceptions résistantes de son territoire. Elles étaient contraintes à s'engager dans une recherche pour pouvoir agir, dans une recherche-action. Le premier engagement des pouvoirs publics dans ce programme est donc de les aider, de ne pas les laisser tomber devant leurs difficultés. C'est pourquoi le portage partagé de ces actions par le CGDD, garant de la recherche, et par la DGALN, garante de l'action est plus que précieux : il est une condition de possibilité des travaux de PTT.

Enfin j'aimerais, pour être sûre que ce programme puisse contribuer au progrès des politiques publiques du paysage, que les travaux des équipes explorent, plus particulièrement deux résistances insuffisamment travaillées depuis qu'en occident nous avons cru possible de donner aux seules sciences la mission d'ordonner la vie. Une vie s'ordonne par des valeurs disaient Malraux et Nehru, et celles-ci, lorsqu'elles sont ignorées, lorsqu'elles ne sont pas objectivées, formulées et représentées comme motif de perception des territoires, s'imposent incognito aux choix de construire ou de ne pas construire là où la raison scientifique et économique et la réalité des territoires et d'une possibilité d'avenir, recommanderait le contraire.

La première résistance relève de la recherche : c'est la résistance que les perceptions des territoires, nécessairement relatives, opposent à la réalité des espaces et des lieux. A Bibracte la fermeture des paysages a induit la perception d'un milieu agricole en déclin, que contredit la jeunesse et le dynamisme des jeunes agriculteurs implantés aujourd'hui sur le territoire. Dans la vallée de Chevreuse, la perception pittoresque des forêts comme espace d'agrément des urbains, entrave la mise en place d'une gestion raisonnée de cette forêt en bois de chauffe local à destination de ces mêmes urbains équipés chez eux de poêles à bois et de cheminées. Les paysages survivent à la réalité des territoires comme le disait Georges Bertrand en fondant il y a vingt ans le réseau paysage de Midi-Pyrénées. Si la réalité de l'espace ne crédite plus la perception que nous en avons, c'est qu'il est temps de représenter objectivement les deux pour prendre conscience des différences et composer à partir d'elles, le projet de territoire le plus généreux et respectueux, le plus pragmatique et le plus durable économiquement et écologiquement pour nos enfants. Alors pourrions-nous peut-être à l'issue de ce travail marquer dans la prochaine loi Biodiversité un deuxième progrès, après celui, considérable qui vient d'être franchi. On pourra y lire à l'article définissant le paysage, qu'on perçoit les territoires en fonction de l'usage, des interactions qu'on entretient avec eux, mais aussi en fonction des intentionnalités qui déterminent notre perception. Ces intentionnalités nécessairement subjectives et relatives, que l'on nomme Cultures.

Deuxième résistance à travailler, au cœur de tout projet de paysage, et particulièrement au cœur de la question des transitions : la résistance au changement, que celui-ci résulte de l'action des hommes qui proposent de construire, une éolienne, ou de classer, un site, ou bien qu'il résulte de l'action de la nature, comme on dit avec beaucoup d'animisme, quand il s'agit d'une baie qui s'ensable, d'un causse qui s'effondre, d'un fleuve ou d'un trait de cote qui se déplace. Mon témoignage et ma demande sont les suivants : prenez du recul devant ces résistances au changement, sortez de l'intoxication de l'action, son corollaire. Demandez-vous si le sens de l'action est dans le choix de changer ou non l'aspect des territoires ou s'il est plutôt dans la réponse que vous donnerez à cette ultime question : que fais-tu là sur terre, pour les autres, aujourd'hui et demain, pour la vie des territoires ? Je suis frappée par l'inversion de la place de l'action qui résulte des démarches présentées dans PTT. Les démarches de concertation locale ne sont pas mises en place pour recueillir les avis des populations concernées par un projet en gestation, mais pour poser les questions de transitions, climatiques, écologiques qui s'imposent au territoire et pour définir localement les actions qui seront proposées comme réponse la mieux adaptée au territoire. Les équipes projet ne partent pas de l'action mais du problème. Il en résulte une débanalisation des projets. Il n'y a plus une bonne réponse. La réponse ne peut qu'être culturelle et composée, en chaque lieu. Elle sera simplement plus ou moins responsable devant l'avenir du vivant des hommes, des espèces, et de leurs habitats partagés. Guillaume a raison, les résistances devraient être d'abord volontés de dépassement. S'il doit y avoir dépassement, et non ignorance, il me semble qu'en matière de paysage, c'est en continuant de travailler sur les questions, plus que sur les réponses, que nous pourrions progresser dans ce programme PTT et décider ensuite ensemble de l'action technique et juridique, nécessaire et suffisante, à engager sur le territoire de chacun des projets.

BRICOLAGE

Valérie Kauffmann, directrice adjointe, CAUE de l'Essonne

Il m'a donc été confié la tâche de vous parler de bricolage. C'est quoi bricoler ? C'est déjà le contraire du prêt à l'emploi, de la solution parfaite et idéale pour toutes les situations. Quand on bricole on sait que c'est souvent décevant. Et quand ça fonctionne, cela peut avoir tendance à uniformiser, voire banaliser l'objet sur lequel il s'applique. Par exemple, les célèbres portes Lapeyre qui uniformisent le paysage urbain. Bricoler c'est au contraire s'adapter au contexte, réajuster, être inventif. Bricoler c'est faire appel à ses compétences et à ses savoirs, mais ne pas hésiter à aller chercher l'information auprès d'autres bricoleurs. Au dire de Charlotte, notre architecte bricoleuse du CAUE, il n'y a pas plus en pointe sur les techniques que les plates formes d'échanges de bricolage. Quand on doit tester soit même, on devient vite pertinent sur les processus, les ressources. On sait être économe en général, et aussi sur l'énergie à déployer et les matériaux à utiliser.

Notre Caue considère depuis longtemps le paysage comme une matrice de réflexion pour l'aménagement du territoire, du point de vue écologique, économique, social et culturel. Et, c'est inscrit dans notre rapport d'activité, nous revendiquons l'expérimentation comme mode d'intervention. Pour illustrer ce que bricoler pourrait signifier je vais prendre appui sur une action qui me tient à cœur « jeunes Balades urbaines », où nous travaillons depuis trois ans avec des jeunes sur l'évolution de leur quartier à Viry-Châtillon. Participants plus ou moins consentants au départ, ils sont aujourd'hui partie prenante de la démarche dans le groupe de pilotage, au côté du bailleur et de la Mission locale. Et c'est eux qui en sont le relais dans le quartier. Si cette démarche est encore fragile, ils en sont les meilleurs garants. Les ingrédients indispensables : prendre le temps pour se connaître et se faire confiance, lâcher prise sur le processus et accepter de tâtonner ensemble, faire mais dans un registre professionnel, pas occuper. Accepter de se tromper pour évoluer, partager le travail et les plaisirs, déjeuner ensemble et célébrer les fins de chantier. Faire expérience commune.

C'est un équilibre fragile mais quand on commence à travailler de cette façon c'est difficile de s'arrêter ! Cela demande beaucoup d'énergie, c'est parfois compliqué mais toujours stimulant ! Accepter le risque du processus plutôt que l'assurance du projet, est aujourd'hui pour moi une évidence. Et c'est aussi ce que l'on a testé pendant un an pour monter cet appel à projet. Le fait d'être ici avec vous pour engager ce processus de recherche action sur les territoires peut être définitivement considéré comme un encouragement au bricolage !

PLAISIR

Elise Soufflet-Leclerc, chargée de mission paysage, DREAL Pays-de-la-Loire

Plaisir : « Etat de contentement qui crée chez quelqu'un la satisfaction d'une tendance, d'un besoin, d'un désir » (définition du Larousse)

Qu'est-ce que le plaisir dans la démarche « Paysage, Territoires et Transitions » ?

Je vais m'intéresser tout d'abord, au couple de mots « plaisir et paysage »

Le paysage dans la définition donnée par la loi est une perception par un ou plusieurs de nos sens. «Partie de territoire, telle que perçue par les populations, ... ». Nous décryptons le paysage par nos sens. La notion de plaisir peut venir elle aussi de la stimulation d'un ou plusieurs de nos sens, qui nous procure un effet plaisant, voire jouissif. Le point de départ pour ressentir du plaisir est donc une expérience. Si elle n'est pas sensorielle, elle est au moins sensible et surtout individuelle. C'est le premier acte qui en appellera éventuellement d'autres.

Le plaisir ressenti dans un paysage peut être immédiat, spontané.

On peut nommer ce plaisir direct, le critère « Waouh ! ». Quand on découvre un panorama au détour d'un virage, après un col, un monument naturel ou construit, on peut laisser échapper « Waouh, c'est magnifique ! ». Cela fonctionne à tous les âges. Vous avez certainement entendu des enfants, dès le plus jeune âge être happé par un beau paysage « Ah c'est trop beau ! » (pour celui qui voit la mer en premier). Plus il y a de « Waouh ! » et plus ce paysage répond à des critères de beauté universels.

Il y a des expériences déterminantes qui nous structurent en tant qu'individu : plaisirs liés à un paysage de notre enfance, qui nous donne une référence, qui constituent des « madeleines de Proust ». On pourra rechercher toute notre vie cette référence, ce même plaisir, oserais-je dire, ce premier amour... de paysage.

Le plaisir ressenti dans un paysage donné, peut être différent en fonction des personnes. Ce plaisir est pondéré par notre trajectoire personnelle, par ce qui a forgé nos sens.

Par exemple, les avis sont très partagés dans un paysage de Beauce. Certains apprécient les horizons ouverts, les grands ciels au-dessus des grandes cultures. Les japonais en visite touristique express en France apprécieraient ces espaces qui les dépayseraient. D'autres les détestent, les jugeant trop plats, trop vides. A l'inverse, certains peuvent se sentir opprimés dans un paysage de bocage serré qui offre très peu d'horizon, mais des premiers plans végétalisés en permanence. D'autres s'y sentent en sécurité, protégés du vent, avec des vues cadrées.

Naturellement, toute personne recherche le plaisir, et aspire à ce qui ravit ses sens.

Les composantes sensibles de notre environnement conditionnent notre ressenti intérieur, notre plaisir intérieur, dans un « ici » et « maintenant ».

Quelques mots maintenant sur le couple « Plaisir et territoire »

Les territoires sont modelés par des hommes et des femmes qui l'habitent, y travaillent, le découvrent, le gouvernent... Par leurs actions, les composantes matérielles de l'espace étudié changent, ou se maintiennent. Cette « offre de service » du territoire, les aménités proposées, (logement, transport, espace de nature, composition urbaine,) procurent plus ou moins de plaisir à ceux qui le pratiquent au quotidien ou en vacances.

Mais je voudrais surtout parler de la composante immatérielle des territoires : les projections, les représentations, les rencontres, les échanges qui sont au cœur de toute relation à un territoire. Les composantes immatérielles sont inhérentes à tout projet.

Pour mener à bien un projet, surtout s'il est innovant, si l'on doit passer des heures à bricoler à plusieurs, il faut être mû par un désir commun de rencontres authentiques, un plaisir partagé pour avancer ensemble dans une trajectoire commune.

Cette fois ci, le plaisir n'est ni forcément immédiat, ni spontané. Il vient de la découverte réciproque, progressive, qui se forge sur des ressentis communs. Il nécessite une certaine constance pour construire ce plaisir dans la durée et accoucher d'une certaine efficacité.

Enfin, quelques mots sur le dernier couple « Plaisir et transition »

Dans la littérature de PTT, la transition a été notamment définie comme « le passage d'un état à un autre ».

La notion de plaisir induit aussi ce passage d'un état à un autre dans le temps.

Dans un projet, on se réjouit d'avance, on jubile, on savoure ce que les sens gardent encore en mémoire. Il y a un avant et un après. Le passage d'un état à un autre nécessite d'être bien présent à soi et aux autres, de dépasser les résistances, de bricoler, de poser des expériences dont on mesurera collectivement les effets.

La démarche « Paysages, Territoires et Transitions », c'est l'action collective de passer d'une façon de faire à une autre, pour que les paysages produits nous procurent du plaisir, pour nous même et pour les autres.

Je souhaite donc à chacun de ressentir beaucoup de plaisir sur les différents terrains explorés, mais aussi d'avoir plaisir aux échanges, et je l'espère à la perspective des progrès collectifs dans les espaces matériels comme immatériels.

Pour que l'on se fasse plaisir, et pour que l'on donne du plaisir.

TRANSVERSALITE

Patrick Moquay, professeur, ENSP Versailles

Le dictionnaire Larousse nous indique, à l'entrée « transversalité » : « nom féminin, caractère de ce qui est transversal ». On se reporte donc à l'entrée « transversal », qui précise, outre qu'il s'agit d'un adjectif : « qui est disposé en travers de quelque chose »... Appliqué au programme Paysages, Territoires, Transitions, cela laisse d'abord le lecteur tout dubitatif ! Les mentions suivantes ne sont pas plus éclairantes, jusqu'à ce que l'on arrive au sens figuré : « qui recoupe plusieurs disciplines ou secteurs ». C'est bien là, je crois, ce que l'on me demande de commenter, dans cette séquence consacrée aux mots de l'engagement.

Transversalité, un mot de l'engagement ? Oui, car c'est pour nous un mot d'ordre, une ambition, une exigence. La transversalité, comme franchissement et dépassement des frontières disciplinaires et sectorielles, appelle et exprime une attitude ouverte, portée de façon volontariste, pour appréhender au mieux des situations complexes et s'y adapter. Ces situations reflètent et combinent des ensembles de dynamiques ; elles sont de fait multifactorielles (une multitude de facteurs les conditionnent et leur donnent forme) et multifonctionnelles (elles contribuent de manière variable à une multitude de fonctionnements écologiques et sociaux). Les cloisonnements disciplinaires, les préoccupations sectorielles, les raisonnements « en tuyaux d'orgues » passent nécessairement à côté de cette complexité ; ces manières de voir et de faire ne sont opérantes que sur des segments de réalité simplifiés ; pire, elles exigent une réduction préalable de la complexité des situations à quelques dimensions, forgeant des représentations délibérément censurées et normalisées. De ce fait, la réalité des situations leur échappe. Seule la transversalité, appel au dépassement de ces cloisonnements et de ces divisions, permet d'espérer approcher cette combinatoire et y agir de façon adaptée.

La transversalité est tout d'abord nécessaire en termes de compréhension. La mobilisation de savoirs issus de champs divers, de disciplines diverses, est indispensable pour appréhender les phénomènes le plus largement, le plus complètement possible. Ce qui requiert une posture d'ouverture (à d'autres approches, à d'autres regards) et de curiosité. Cela ne va pas de soi, puisqu'il faut s'aventurer sur des terrains nouveaux, loin de ses bases, sur des terrains que l'on ne maîtrise pas et où l'on est a priori fragile. Pire encore, la transversalité se gagne à la sueur de son front : elle requiert un effort particulier, un effort de compréhension, un effort d'empathie, un effort de traduction. Au prix de tous ces efforts, elle promet une appréhension plus complète des situations, et surtout un dialogue plus riche entre interlocuteurs.

La transversalité est ensuite nécessaire en termes d'action. Notre monde est un monde d'objets et d'acteurs en interaction permanente, et la compréhension de ces réseaux multiformes au sein desquels l'action se tisse a quelque chose de vertigineux. Mais au-delà du vertige, il nous faut bien continuer à agir, et donc adapter nos modes d'intervention. Nous devons intégrer un nombre croissant de facteurs et d'anticipations à nos logiques d'action, au fur et à mesure que nous prenons conscience des imbrications multiples qui constituent en réalité les situations sur lesquelles nous intervenons. Il nous faut assumer un raisonnement systémique, sensible aux interrelations et interactions. Il nous faut prendre en compte les effets, les impacts, les externalités (comme disent nos collègues économistes) que telle action aura sur tel autre acteur, sur tel autre secteur... Et ces effets, ces impacts, nous devons les appréhender de la manière la plus large. La transversalité est ici aussi une exigence, qui doit permettre de mobiliser de façon complémentaire et informée un ensemble de leviers pour les mettre en synergie.

Voici donc quelques mots-clés qu'incarne la transversalité. Des verbes : combiner, articuler (les motivations, les modes d'intervention...). Des notions : complémentarités, synergies. Et un idéal, l'enrichissement mutuel, dans lequel le collectif gagne à accepter, partager et mettre en avant les expériences, les visions et les apports de chacun.

Pour finir, j'ai trouvé une dernière définition de « transversal » : « se dit d'une ligne ferroviaire qui ne rayonne pas autour de Paris »... Voilà bien une inspiration qui résonne avec notre programme PTT. Et là aussi, c'est tout un engagement !

RESPONSABILITÉ

Richard RAYMOND, chercheur, CNRS

RESPONSABILITÉ, [n.f.] : Obligation ou nécessité morale de répondre de ses actes et de leurs conséquences...

Indubitablement, les enjeux auxquels répond la démarche de recherche-action engagée dans le programme « Paysages, Territoires, Transitions » nous obligent. Ils engagent notre responsabilité. Cette responsabilité s'adresse vraisemblablement à tous et à chacun, quel que soit notre statut. En interrogeant les fonctions des différentes formes de savoirs, les conditions de leur construction et la place dans le jeu social de celles et ceux qui les revendiquent, en construisant des organisations apprenantes étroitement articulées aux situations territoriales, la démarche de recherche-action pose la responsabilité de celles et ceux qui, en un même mouvement, énonceront ces savoirs et les traduiront en actes. Comme le note James Conant, à partir des écrits de Georges Orwell, « *la capacité à produire des énoncés vrais et la capacité à exercer sa liberté de pensée et d'action sont les deux faces d'une même médaille* »³. Il ne s'agit plus de se réfugier derrière l'énonciation de petites histoires sympathiques mais non éprouvées. Il ne s'agit plus, non plus, de justifier nos actions par une frénésie d'agir sans en interroger ni les conséquences, ni les fondements... Cette forme d'engagement méritera peut-être d'être explicitée pour être pleinement acceptée.

Cette responsabilité s'inscrit aussi dans la complexité des situations territoriales que nous saisissons. Celle-ci impose la transversalité des démarches engagées. En retour, cette transversalité nous oblige à considérer les conséquences des savoirs énoncés et des actions menées, non pour nous même ou pour le champ disciplinaire ou technique qui est le nôtre, mais en les resituant dans la complexité de ces situations territoriales. Comment faire face à cette complexité ? Il faudra sans doute nous en préoccuper.

Cette responsabilité s'inscrit également dans le temps. Parce que le programme « Paysages, Territoires, Transitions » invite à l'expérimentation, à l'innovation, au bricolage... elle reconnaît les conditions d'incertitude et de fragilité des actions engagées. Elle reconnaît le caractère faillible de celles et ceux qui s'engagent dans cette démarche. Elle reconnaît le droit à l'erreur... Mais il ne s'agit pas, ceci étant dit, de poser ce caractère faillible comme une échappatoire légitime. La démarche suppose que les personnes engagées dans « Paysages, Territoires, Transitions » répondent de leurs actes, y compris de leurs enquêtes sur le monde⁴. C'est donc à la fois vis-à-vis de l'énonciation de ce que nous affirmerons comme vrai et des actions que nous entreprendrons que nous avons la responsabilité d'en corriger les effets non désirés, au temps présent comme dans le futur... La clôture du temps du mandat, du contrat ou de l'étude vole en éclat... Nous sommes responsables de nos actes et de leurs conséquences au-delà du temps du projet. Les conditions du déploiement de cette responsabilité dans le temps pourraient être réfléchies.

Cette responsabilité s'inscrit encore dans les territoires, car les conséquences des connaissances produites et de leurs traductions en actes concernent des populations qui dépassent le périmètre des équipes engagées. Elles nous obligent vis-à-vis de notre communauté. Le bien-être recherché va sans doute au-delà du plaisir procuré par le devoir accompli. Il concerne aussi les populations qui seront concernées par nos actes. Dit autrement, nous sommes solidaires de celles et ceux que nous embarquons dans nos actes. Comment accompagner ces populations dans le changement engagé ? Cette dimension interroge nos relations à ces populations et les modalités de cette solidarité.

³Corant J. (2012) *Orwell ou le pouvoir de la vérité*, Marseille : Agone, Collection « Banc d'essais ».

⁴On pourra se référer ici aux travaux de Jacques Bouveresse qui n'oppose ni science et politique, ni liberté et objectivité, voir, par exemple, Bouveresse J. (2000), *Le philosophe et le réel, entretiens avec J.-J. Rosat*, Paris : Hachette, Collection Pluriel.



Enfin, savoirs et actions produits sont guidés par une intention, une volonté de changement, une résistance aux dynamiques du monde qui nous entoure et dont nous faisons partie, un refus d'abdiquer. Nos choix ne sont plus guidés par des règles ou des valeurs dont l'énonciation incombe à une autorité extérieure à nous-même... Cela nous oblige à une certaine prise d'autonomie, une révolte, qui brise le confort de l'ordre d'un système qui nous dépasse. Cette prise d'autonomie est une prise de risque, pour la personne qui s'engage comme pour celles qu'elle engage avec elle. « *La violence de système se place dans l'ordre ; elle est, en un sens, confortable* » écrivait Albert Camus dans *L'Homme révolté*⁵. Quels changements, quelle transition voulons-nous, quelle transition souhaitons-nous ? Il nous revient de prendre notre responsabilité vis-à-vis de cette prise d'autonomie, d'en expliciter les référents, les fondements, les valeurs...

Ainsi, la construction du réseau PTT nous engage, nous oblige dans le temps et dans l'espace, vis-à-vis des autres et de nous-même... Des responsabilités importantes mais qui, acceptées, sont sans aucun doute une ressource importante aux démarches de recherche-action engagées...

⁵Camus A. (1951) *L'homme révolté*. Paris : Les Éditions Gallimard.